

**La raison à l'épreuve de la souffrance :
l'éthique rationnelle de Peter Singer**

Editorial

Sébastien Réhault

(Université de Lorraine / LHSP Archives Poincaré CNRS UMR 7117)

*Quand les gens me demandent pourquoi je continue à défendre des thèses si
choquantes et si détestables, je leur réponds que c'est simplement du fait de
l'absence de raisons suffisantes en faveur d'une autre position.*

Peter Singer¹

Peter Singer est souvent présenté comme le philosophe le plus influent et le plus important de sa génération². Le titre est impressionnant, mais il est évidemment discutable, tant les critères d'attribution de ce genre de brevet sont vagues et incertains. Néanmoins, il est difficile de nier que les ouvrages de Singer comptent déjà parmi les classiques de la philosophie morale moderne et qu'il bénéficie d'une aura intellectuelle qui s'étend bien au-delà du monde académique. Si son travail commence timidement à être reconnu en France, il n'existe pas encore d'introduction générale et systématique à l'ensemble de sa pensée morale. Cette nouvelle livraison de *Klésis* entend poser les premiers jalons d'une connaissance plus approfondie de cette œuvre majeure. Avant de présenter les différents articles qui composent le volume, je tenterai de montrer, dans ce qui suit, pourquoi l'importance accordée à la philosophie de Singer est justifiée.

Le nom de Singer est bien sûr associé en premier lieu à ses prises de positions dans le domaine de l'éthique animale. Bien qu'il ne soit pas le penseur le plus radical en la matière, son œuvre y est considérée comme fondatrice. Derrière la formule un peu trompeuse de « libération animale »³,

¹ P. Singer, « An Intellectual Autobiography », in J. A. Schaefer (éd.), *Peter Singer Under Fire : The Moral Iconoclast Faces His Critics*, Chicago and La Salle, Open Court, 2009, p. 74.

² Il figure par exemple dans la liste des cent personnes les plus influentes selon le classement 2005 du *Time Magazine*.

³ Il ne s'agit évidemment pas de laisser les animaux d'élevage et d'expérimentation *actuels* s'ébrouer librement hors de leurs cages, ce qui serait catastrophique tant ils sont nombreux,

popularisée par l'ouvrage du même nom publié par Singer en 1975⁴, se trouve sans doute la dernière grande révolution morale de notre époque, à savoir la lutte contre l'oppression dont sont victimes les animaux que nous exploitons pour servir nos intérêts. Il s'agit, en d'autres termes, d'élargir le cercle de la considération morale à tous les êtres dotés de sensibilité, capables de ressentir du plaisir, de la douleur et des émotions.

Même si, en la matière, de nombreux progrès sont encore à réaliser, la prise de conscience de l'injustice du sort réservé aux animaux dans nos sociétés semble désormais bien réelle et nous la devons en grande partie au travail pionnier de Singer. Dans le monde de la recherche, il existe désormais un large consensus pour dire que la façon dont nous traitons ordinairement les animaux (dans les fermes d'élevage, dans les abattoirs, dans les laboratoires, dans les zoos ou les cirques) n'a aucune légitimité morale. Au sein de la société civile, un nombre croissant de personnes est progressivement acquis à l'idée que les animaux sont des créatures capables de souffrir, dotées d'une vie affective, et qu'ils doivent pour cette raison être traités avec humanité, quand bien même ils ne seraient ni des êtres humains, ni des êtres de raison. Le spécisme, c'est-à-dire la thèse selon laquelle le simple fait d'appartenir à une espèce donnée est pertinent pour déterminer le statut moral d'un individu a perdu pour beaucoup son caractère d'évidence, au profit d'un critère beaucoup plus inclusif, celui de la souffrance. Comme le dit Singer : « Si un être souffre, il ne peut y avoir aucune justification morale pour refuser de prendre en considération cette souffrance. Quelle que soit la nature d'un être, le principe d'égalité exige que cette souffrance soit prise en compte de façon égale avec toute souffrance semblable – dans la mesure où des comparaisons approximatives sont possibles – de n'importe quel autre être »⁵. Le rejet du spécisme n'impose pas seulement une révision de notre système de croyances au sujet de la différence morale entre les hommes et les animaux, il implique un changement drastique dans nos habitudes de vie et en particulier, bien sûr, dans notre comportement alimentaire :

Au niveau strictement logique, peut-être n'y a-t-il pas de contradiction dans le fait de s'intéresser aux animaux à la fois comme objets de compassion et de gastronomie. Celui qui s'oppose au fait de faire souffrir

mais de cesser tout simplement d'élever des êtres sensibles dans des conditions atroces dans le seul but de nous procurer du plaisir.

⁴ *La libération animale* (1975), tr. fr. L. Rousselle et D. Olivier, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2012. Pour d'excellentes introductions en français à l'éthique animale, voir J.-B. Jeangène Vilmer, *Éthique animale*, Paris, PUF, 2008 et *L'éthique animale*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2011.

⁵ P. Singer, *La libération animale*, op. cit., p. 76.

les animaux, mais non au fait de les tuer sans douleur, pourrait sans se contredire manger des animaux qui auraient vécu sans souffrance avant d'être abattus de façon instantanée et indolore. Néanmoins, sur le plan tant pratique que psychologique, il est impossible d'être cohérent dans sa préoccupation pour les animaux non humains tout en continuant à les mettre dans son assiette. Si nous sommes prêts à prendre la vie d'un autre être dans le seul but de satisfaire le goût que nous avons pour un certain type de nourriture, alors cet être n'est rien de plus qu'un moyen pour notre fin⁶.

La critique morale de l'exploitation animale n'est pas nouvelle. Il y a près de deux mille ans, elle était déjà portée par des auteurs comme Plutarque ou Porphyre⁷. Cependant, Singer a donné à cette critique une acuité sans précédent, qui a profondément marqué aussi bien le mouvement social de défense des animaux, que la philosophie académique.

Cette double influence constitue un aspect essentiel du projet intellectuel de Singer : renouant avec un idéal souvent tourné en dérision (et parfois à juste titre), il considère que la philosophie ne doit pas se contenter d'être une entreprise purement théorique, elle doit aussi pouvoir nous donner les moyens de devenir de meilleurs agents moraux et rendre le monde plus vivable⁸. Boycoter les produits issus de l'élevage industriel et des laboratoires imposant des tests cruels sur les animaux, ce n'est pas simplement la conclusion pratique d'un raisonnement logiquement valide, c'est également une façon de participer concrètement à la diminution de la souffrance.

L'importance philosophique accordée à Singer provient aussi de la manière particulièrement frappante dont il a posé le problème moral de l'extrême pauvreté à partir des années 1970⁹. Son argument de base est très simple. Soit la situation suivante : alors que vous passez près d'un étang, vous voyez un enfant qui est manifestement en train de se noyer. L'eau étant peu profonde, vous ne risquez rien à le sauver, si ce n'est de vous mettre en retard ou d'abîmer vos chaussures toutes neuves. Avez-vous le devoir de le

⁶ P. Singer, *La libération animale*, op. cit., p. 300.

⁷ Pour un aperçu des nombreux auteurs qui, de l'Antiquité à nos jours, ont pris la défense des animaux, cf. Jean-Baptiste Jeangène-Vilmer (éd.), *Anthologie d'éthique animale*, Paris, PUF, 2011.

⁸ P. Singer, « An Intellectual Autobiography », op. cit., p. 24-29.

⁹ Singer a écrit sur ce sujet un des textes les plus cités de la philosophie morale contemporaine : « Famine, Affluence, and Morality », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 1, 1972, p. 229-243. En français, on peut consulter *Sauver une vie : agir maintenant pour éradiquer la pauvreté*, tr. fr. P. Loubet, Paris, Éditions Michel Lafon, 2009. S'il était besoin, la préoccupation constante de Singer pour la question de la pauvreté constitue une réfutation de la thèse consistant à croire qu'en militant pour l'égalité animale, on néglige forcément les injustices dont sont victimes les êtres humains.

sauver ? C'est évidemment notre intuition. Quelqu'un qui ne la partagerait pas nous semblerait atteint d'insensibilité morale ou d'une forme d'égoïsme particulièrement monstrueuse. Cependant, si nous voulons être cohérents, nous devons reconnaître dans ce cas qu'il est également immoral de laisser mourir les enfants vivant dans les pays les plus pauvres et qui pourraient être sauvés si nous leur donnions une infime partie de nos revenus (par exemple, l'équivalent du prix d'une paire de chaussures). Il faut le rappeler, selon l'UNICEF, près de 10 millions d'enfants meurent chaque année des conséquences de l'extrême pauvreté. À l'échelle mondiale, environ 1 milliard de personnes vivent avec moins de 1 dollar par jour, c'est-à-dire avec des revenus insuffisants pour subvenir aux besoins humains élémentaires, en matière d'alimentation, d'accès à l'eau potable, d'éducation ou de soins médicaux décents. Comme le démontre Singer, les deux situations, l'enfant se noyant sous nos yeux et les millions d'enfants mourant dans des pays éloignés, ne présentent pas de différence moralement pertinente : dans les deux cas, une vie est en jeu et nous sommes en capacité d'agir pour un coût minime. Dès lors, participer à l'éradication de l'extrême pauvreté ne relève pas seulement de la catégorie des actions louables, mais non obligatoires (ce qu'on appelle les actes surrogatoires), cela relève bien d'une obligation morale pour les membres des pays les plus riches de la planète. Cet argument n'a pas uniquement initié un intense débat théorique parmi les spécialistes de philosophie morale¹⁰. Il a effectivement convaincu de nombreuses personnes de donner une partie de leur argent à des organisations humanitaires. Pour ne prendre qu'un exemple, l'article « The Singer Solution to World Poverty », publié dans le *New York Times Magazine* en 1999, aurait permis de rapporter au moins 600 000 dollars, selon les estimations fournies par Oxfam et par l'UNICEF, les deux organisations à avoir bénéficié de ces dons. En tenant compte de l'effet du texte sur les donateurs qui se sont engagés sur plusieurs années, le montant total même peut être évalué à plusieurs millions de dollars¹¹. Influencé par les arguments de Singer, un nouveau mouvement social a émergé, emmené par une jeune génération de philosophes et de militants : l'altruisme efficace (*effective altruism*), qui rassemble des personnes réfléchissant aux meilleurs moyens d'optimiser les dons en faveur des personnes les plus pauvres, et surtout adaptant leur mode de vie, leur choix de carrière et leur

¹⁰ Voir par exemple P. Unger, *Living High and Letting Die*, Oxford, Oxford University Press, 1996 ; G. Cullity, *The Moral Demands of Affluence*, Oxford, Oxford University Press, 2004 ; J. Lichtenberg, *Distant Strangers : Ethics, Psychology, and Global Poverty*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

¹¹ P. Singer, « An Intellectual Autobiography », *op. cit.*, p. 65.

comportement de consommateur à cette exigence de mettre un terme à la pauvreté¹².

L'autre domaine sensible dans lequel Singer s'est particulièrement illustré est celui de la bioéthique, notamment sur les questions de début et de fin de vie. Si l'on devait résumer ses positions dans ce domaine, on pourrait dire que Singer fait passer le critère des intérêts individuels, en particulier l'intérêt à ne pas souffrir, avant le caractère sacré de la vie humaine. Par exemple, le souci de minimiser la souffrance des individus conduit Singer à accepter, dans certaines conditions précises et contrôlées, l'avortement, l'infanticide et l'euthanasie. En lisant cela, le lecteur risque d'être horrifié : comment peut-on légitimer l'infanticide ? Que, dans certains cas, on puisse autoriser l'avortement ou le droit d'un adulte en fin de vie à mourir s'il en a exprimé le souhait, éventuellement, mais l'infanticide ! Ce genre de position n'a pas seulement valu à Singer d'être critiqué, mais également d'être insulté et même menacé physiquement¹³. Pour éviter tout malentendu, il faut préciser ce que Singer a en tête ici. Le problème peut être posé de la façon suivante : lorsqu'un nourrisson est atteint d'une pathologie grave, qui ne lui laisse d'autre perspective qu'une vie d'extrême souffrance, sans aucune autonomie, est-il juste, voire, dans certains cas, moralement requis, de mettre fin à son existence ? Selon Singer, seul le respect mal placé que nous avons pour la doctrine du caractère sacré de la vie humaine nous empêche de voir que l'infanticide constitue dans ce genre de cas le traitement le plus humain et le plus respectueux des intérêts de l'individu¹⁴. On peut ne pas être d'accord avec les conclusions radicales de Singer. Force est de constater qu'elles découlent de prémisses plausibles (par exemple, l'idée qu'une vie de souffrance et de dépendance est un mal et que, dans certains cas, la seule façon de mettre fin à un mal est de mettre fin à une vie) et qu'elles sont le résultat d'une déduction raisonnable. Comme nous allons le voir, la dimension déductive et rationnelle de la philosophie de Singer doit être prise très au sérieux.

On pourrait résumer la méthode éthique de Singer comme la tentative de déduire les implications théoriques et pratiques qui découlent des quatre prémisses suivantes¹⁵ :

¹² Voir notamment William MacAskill, *Doing Good Better*, Gotham Books, 2015 et le site dédié : <http://www.effectivealtruism.org>.

¹³ Voir notamment P. Singer, *Questions d'éthique pratique* (1993), tr. fr. M. Marcuzzi, Paris, Bayard Éditions, 1997, « Appendice ».

¹⁴ P. Singer, *Questions d'éthique pratique*, op. cit., p. 176-202.

¹⁵ Cf. P. Singer, *Writings on An Ethical Life*, New York, Harper and Collins, 2000, p. xv.

1. La souffrance est un mal (intuition morale).
2. Il faut traiter les cas similaires de façon similaire (principe d'impartialité).
3. Nous sommes autant responsables de nos actions que de nos omissions (principe de la responsabilité morale étendue).
4. Les êtres humains ne sont pas les seules créatures sensibles (prémisse empirique).

Le fait que la théorie morale de Singer puisse être décrite comme la déduction rationnelle d'une série d'axiomes ou de principes fondamentaux indique qu'il s'agit d'une forme de *fondationnalisme moral*. De façon générale, le fondationnalisme est un des principaux modèles dont nous disposons pour expliquer la justification de nos croyances. Selon ce modèle, la structure de la justification est pyramidale : la base de la pyramide est constituée de croyances évidentes par elles-mêmes ou disposant d'une garantie immédiate, le reste de l'édifice est constitué des croyances dont la justification est obtenue par dérivation à partir des croyances de base. Ce sont donc ces dernières qui effectuent la plus grande part du travail de justification. Ainsi, je suis justifié à croire que j'ai un ordinateur devant les yeux, soit parce que cette croyance est immédiatement justifiée, soit parce que sa valeur épistémique peut être dérivée de l'acceptation de principes immédiatement justifiés, relatifs par exemple à la fiabilité de la perception. Pour prendre un exemple lié à notre sujet, l'approche utilitariste, à laquelle souscrit Singer, recommande de faire ce qui maximise la somme globale de bien-être et diminue la somme globale de souffrance¹⁶. Cette thèse semble justifiée dans la mesure où elle peut être déduite logiquement de la croyance de base selon laquelle la souffrance est un mal et du principe d'après lequel nous sommes responsables du mal que nous sommes en capacité de prévenir ou d'éliminer. Bien sûr, la justification n'opère que si cette croyance et ce principe ont été préalablement acceptés.

¹⁶ L'utilitarisme de Singer se démarque de l'utilitarisme classique de Mill ou de Bentham dans la mesure où il tient compte non seulement de la sensibilité au plaisir et à la souffrance (utilitarisme hédonique), mais également des préférences et des désirs non réalisés des individus (utilitarisme des préférences). Ainsi, si un individu forme des projets pour l'avenir (ce qui est le cas de tous les individus dotés d'une conscience de soi et d'un sens du futur), alors il est mal de le tuer, quand bien même le meurtre serait secret et indolore.

En philosophie de la connaissance, où sont discutées les différentes théories de la justification de nos croyances, le modèle fondationnaliste a été soumis à plusieurs critiques et il a été progressivement raffiné et rendu plus complexe. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de cette discussion¹⁷. Disons que, si un consensus se dégageait, ce serait probablement autour de l'idée qu'une *certaine forme* de fondationnalisme doit être correcte. Que ce soit du point de vue de la connaissance en général ou du point de vue de l'épistémologie morale, la question la plus importante qui se pose pour une théorie fondationnaliste est donc probablement celle-ci : comment savons-nous que les principes qui servent de fondements à notre théorie et qui supportent le poids de la justification sont vrais ? Or cette question est au centre des préoccupations de Singer depuis plusieurs décennies : que ce soit dans *The Expanding Circle*, publié pour la première fois en 1981, ou dans *The Point of View of the Universe*, publié en 2014, la question du statut épistémique de nos principes moraux, en particulier si l'on tient compte de notre passé évolutif (notre sens moral n'est-il qu'un moyen de détecter les pratiques utiles à la survie de l'espèce ?), est un des problèmes les plus persistants de son œuvre¹⁸.

Le principe le moins problématique sur lequel s'appuie la théorie éthique de Singer est sans doute la prémisse empirique, c'est-à-dire la proposition selon laquelle les êtres humains ne sont pas les seules créatures capables de ressentir du plaisir et de la douleur. Cette proposition peut en effet se réclamer aussi bien de l'observation ordinaire que de l'étude scientifique du comportement des animaux. La théorie d'un animal-machine dénué de sensations, produit de l'héritage cartésien, paraît aujourd'hui impossible à défendre. Qu'en est-il des autres prémisses ? Se contenter de dire qu'elles sont évidentes par elles-mêmes risque de ne pas convaincre ceux qui ne sont pas déjà convaincus. Pourtant, si l'on considère le premier axiome, n'est-il pas simplement évident que la souffrance est un mal, au sens où nous cherchons généralement à l'éviter et où un monde contenant moins de souffrance semble intuitivement préférable à un monde qui en

¹⁷ Le principal modèle auquel on oppose le fondationnaliste est le cohérentisme : ce dernier soutient qu'une croyance est justifiée dans la mesure où elle est cohérente avec le système complet de nos croyances. La connaissance est alors identifiée à un système de croyances maximalelement cohérent. Il existe en réalité plusieurs formes de fondationnalisme et de cohérentisme, et autant de positions intermédiaires. Pour un aperçu du débat : R. Fumerton, « Foundationalist Theories of Epistemic Justification », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Summer 2010) : <http://plato.stanford.edu/archives/sum2010/entries/justep-foundational/>.

¹⁸ P. Singer, *The Expanding Circle : Ethics, Evolution, and Moral Progress*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 1981 ; K. de Lazari-Radek et P. Singer, *The Point of View of the Universe : Sidgwick and Contemporary Ethics*, Oxford, Oxford University Press, 2014, notamment chap. 4.

contient davantage ? Cela n'implique pas que la souffrance ne peut pas être justifiée dans certains cas : par exemple, la douleur d'un vaccin est acceptable dans la mesure où elle assure la survie du patient. Mais cela signifie que la souffrance n'est moralement justifiée que si elle permet d'accéder à un plus grand bien-être. On pourrait être tenté d'admettre que la prémisse qui identifie la souffrance à un mal se comprend immédiatement grâce à l'intérêt *subjectif* que nous avons à ne pas souffrir. Mais cela risque d'être insuffisant pour accéder au niveau proprement moral, qui suppose de prendre en compte de façon impartiale l'intérêt de *tous* les individus à ne pas souffrir¹⁹. Comment justifier davantage l'exigence d'impartialité ?

Quant au principe de la responsabilité étendue ou négative (prémisse 3), même s'il peut poser problème dans certains cas, il semble assez facile à admettre : je suis responsable de la mort de l'enfant si c'est moi qui l'ai poussé intentionnellement dans l'étang, mais également si je suis passé sans rien faire, alors que je pouvais facilement l'aider et que j'étais le seul à pouvoir faire quelque chose. D'un point de vue utilitariste, à partir du moment où notre action peut faire la différence, notre responsabilité est engagée. Comment nier la force rationnelle d'un tel principe ?

Finalement, la prémisse la plus importante d'un point de vue moral, le principe d'impartialité, est aussi la plus incertaine d'un point de vue épistémique. C'est bien ce principe qui permet de passer d'une approche individualiste en éthique, à un point de vue universel, qui est précisément le point de vue moral²⁰. Cependant, c'est ce même principe qui, dans certaines conditions, risque d'être le plus réfractaire à nos intuitions. Par exemple, en vertu du fait qu'un nourrisson gravement handicapé et condamné à une vie de souffrance possède une conscience de soi et un intérêt à continuer à vivre apparemment moins grands qu'un grand singe adulte en bonne santé, si nous devons choisir entre les deux, il nous faudrait sacrifier le nourrisson – et ce, sans tenir compte de l'appartenance de ce dernier à l'espèce humaine, car, comme le recommande le principe d'impartialité, nous devons traiter tous les intérêts de façon égale, indépendamment de qui ils sont les intérêts. Comment justifier un tel principe ? Peut-on continuer à le défendre quand ses conséquences sont aussi réfractaires à nos intuitions ? Si l'on tient compte des développements les plus récents de Singer sur cette question, il semble admettre que le principe d'impartialité est une « intuition rationnelle », que sa vérité est comparable à celle d'un axiome mathématique et que nous devons nous efforcer autant que possible de

¹⁹ P. Singer, *Questions d'éthique pratique*, op. cit., p. 20-25.

²⁰ Cf. H. Sidgwick, *The Methods of Ethics*, 7^e éd. (1907), Cambridge, Hackett, 1981, Livre II.

l'appliquer dans nos délibérations, quelles que soient les réticences psychologiques compréhensibles que soulève son application²¹. L'existence de vérités morales de ce type serait l'indice que nous sommes capables de distinguer les intuitions morales les moins fiables (qui ont pu constituer des réponses émotionnelles adaptatives au cours de notre histoire évolutionnaire, mais qui n'ont pas pour fonction de traquer la vérité, comme par exemple la préférence que nous accordons à nos proches), de raisons d'agir véritablement objectives, acceptables par toute créature rationnelle, quel que soit son ancrage culturel ou son héritage évolutionnaire, autrement dit acceptables « du point de vue de l'univers », pour reprendre l'expression de Sidgwick, un auteur qui a eu une profonde influence sur Singer²².

Si tout ce qui vient d'être dit au sujet de l'importance de la pensée de Singer est exact, alors on peut regretter et peut-être s'étonner du fait qu'il soit si peu présent dans l'enseignement de la philosophie en France et, de manière plus générale, dans les débats éthiques qui animent notre vie intellectuelle²³. Certes, les arguments de Singer en faveur de la reconnaissance du statut moral des animaux ne sont plus totalement ignorés sous nos latitudes cartésiennes. La question animale y est même devenue un sujet *hype*. Mais au regard de l'œuvre morale prolifique de Singer (dont les paragraphes précédents ne donnent qu'un bref aperçu), le bilan reste mince. Son travail n'a clairement pas reçu la reconnaissance académique qu'il mérite. Serait-ce parce qu'en plus d'être influent, Singer soutient des thèses très controversées, par exemple à propos des animaux ou des malades en fin de vie ? On peut en douter : tout au long de l'histoire, les philosophes se sont spécialisés dans la défense de théories très contre-intuitives (et pas toujours avec la même rigueur argumentative que Singer), cela ne les empêche pourtant pas d'être célébrés et étudiés avec le plus grand sérieux. On enseigne bien aux lycéens français qu'un malin génie pourrait leur faire croire à tort que le monde existe, alors qu'il ne s'agit que d'une illusion ! Le fait que Singer soutienne, aux yeux de certains du moins, des positions philosophiques choquantes, ne semble donc pas être une explication suffisante du peu de reconnaissance intellectuelle qui est lui accordée en France.

Doit-on alors invoquer des raisons plus spécifiques, de nature sociologique, comme le rôle que joue la gastronomie dans l'identité

²¹ P. Singer, *The Expanding Circle : Ethics, Evolution, and Moral Progress*, 2^e éd., Princeton, Princeton University Press, 2011, p. 201.

²² Voir P. Singer, « Reply to Michael Huemer », in J. A. Schaler, *Peter Singer and His Critics*, op. cit., p. 393 et K. de Lazari-Radek et P. Singer, *The Point of View of the Universe*, op. cit., p. 185-196.

²³ À titre d'exception, il faut mentionner l'excellent travail d'édition et de traduction accompli par les *Cahiers Antispécistes* depuis une vingtaine d'années.

française ou la complaisance culturelle dont nous faisons preuve à l'égard de pratiques telles que la corrida ou la chasse de loisirs ? Comme le raconte Singer lui-même, la première fois qu'il a commandé un plat sans viande ni poisson dans un restaurant français, sa demande a été accueillie avec la même hostilité que s'il avait craché sur le drapeau tricolore ou refusé de chanter *La Marseillaise*²⁴. Si cette résistance culturelle joue probablement un rôle dans les malentendus qui entourent l'éthique animale en France et le peu d'intérêt accordé à un philosophe comme Singer, elle n'explique quand même pas tout. Les philosophes en particulier ne sont-ils pas censés adopter une attitude critique à l'égard des déterminismes de ce genre ?

Comme le soutient de façon convaincante Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, le retard dans la réception de Singer en France est sans doute en grande partie dû à l'humanisme radical qui imprègne l'esprit français et qui conduit, à tort, à voir dans l'égalité animale un danger pour la dignité de la vie humaine²⁵. Si on accorde une valeur morale significative aux animaux, ne risque-t-on pas d'offenser le genre humain ? Ce dernier s'en remettrait-il ? Cela pourrait également expliquer le peu de succès rencontré par l'approche utilitariste défendue par Singer en bioéthique : s'il rejette la valeur sacrée de la vie humaine, c'est forcément qu'il s'agit d'un ennemi de l'humanisme ! Et quand on rejette l'humanisme, la barbarie n'est pas loin. Une telle affirmation reviendrait à ignorer que la volonté de réduire la souffrance peut aboutir à un traitement des patients bien plus humain que la défense absolutiste d'un principe abstrait. Martin Gibert a récemment proposé une distinction utile entre un humanisme « exclusif » et un humanisme « inclusif » : alors que le premier insiste sur le caractère exceptionnel et sacré de la vie humaine (ce qui laisse de côté les animaux, mais empêche également un débat raisonnable sur des questions comme l'euthanasie), le second désigne « un ensemble de valeurs, de normes et de vertus morales qui sont à la base d'une extension constante du cercle de la moralité », et « défend l'égalité, la liberté et la solidarité et se préoccupe des plus vulnérables » sans restreindre *a priori* l'application de ces valeurs²⁶.

²⁴ P. Singer, « Préface » à J.-B. Jeangène Vilmer, *Ethique animale*, op. cit., p. 1.

²⁵ J.-B. Jeangène Vilmer, « L'éthique animale de Peter Singer », présentation de P. Singer, *La libération animale*, op. cit., p. 38. Afin d'éviter une telle erreur, il faut rappeler que l'égalité animale n'implique pas l'égalité de *traitement* : il ne s'agit ni de traiter les hommes comme nous traitons actuellement les animaux, ni d'accorder à tous les animaux les mêmes droits que nous accordons aux hommes. Il s'agit uniquement d'accorder une égale considération aux besoins et aux intérêts de chacun, sachant que les besoins et les intérêts diffèrent d'un individu à l'autre et d'une espèce à l'autre, ce qui implique une différence dans le traitement.

²⁶ M. Gibert, *Voir son steak comme un animal mort : véganisme et psychologie morale*, Montréal, Lux, 2015, p. 171-174.

Au sens inclusif du terme, Singer n'est donc certainement pas un anti-humaniste.

Cependant, ce qui vient d'être dit n'explique pas totalement pourquoi la partie la plus « exclusive » de l'humanisme de Singer, celle qui concerne notamment la question de la pauvreté, est si peu discutée – tout au plus est-on conduit à y voir un effet collatéral du rejet de l'éthique animale du même auteur. On peut être tenté de penser qu'aux diverses raisons évoquées, d'autres viennent s'ajouter. Or il se trouve que parmi les autres raisons possibles, il y en a une qui est typiquement française. C'est le désamour pour la philosophie analytique, une philosophie jugée tantôt trop « américaine », trop « rationaliste » ou trop « logicienne ». Durant son passage à Oxford, après des études à Melbourne, Singer a été l'étudiant de R. M. Hare, de Derek Parfit, de Jonathan Glover et de James Griffin – il a donc été formé dans la plus pure tradition analytique en philosophie morale (ce qui ne l'a pas empêché d'écrire aussi sur Hegel et Marx). Son propre style argumentatif, clair, direct et minutieux, par ailleurs sans technicité, l'apparente de façon évidente à cette tradition. Or, ce n'est pas un scoop que l'approche analytique est suspecte en France dans la plus grande partie de la philosophie académique française, ainsi que dans les médias (quand ils ne l'ignorent pas complètement). L'utilitarisme de Singer et son recours fréquent à des résultats empiriques ne font rien pour arranger les choses. Le fait que les études singeriennes n'émergent en France que lentement et plusieurs décennies après la publication des premiers textes de Singer, ne serait donc qu'un nième exemple de l'accueil habituellement réservé à la tradition intellectuelle analytique dans notre pays, toujours amateur de profondeur philosophique, mais assez peu de raison et d'exactitude.

Le but de ce numéro est double : constituer à la fois une introduction générale à la pensée de Singer et permettre au lecteur de se confronter directement à certains des grands problèmes de philosophie morale qui sont examinés dans son œuvre. Le lecteur qui ne connaîtrait pas ou qui connaîtrait mal Singer pourra utilement commencer sa lecture par les deux premiers articles du numéro. Le texte de Lori Gruen, « Utiliser la philosophie pour changer le monde », permet de parcourir en quelques pages l'essentiel de l'œuvre de Singer, à la fois en éthique *normative* (la défense de l'utilitarisme des préférences) et en éthique *appliquée* (le statut moral des animaux, les questions liées au début et à la fin de vie, le problème moral de la pauvreté, les difficultés de mener une existence morale)²⁷. L'essai de Charles Camosy, « Engager le dialogue avec Peter

²⁷ Le texte de Gruen contient une bibliographie des principaux textes de Singer et les références aux traductions françaises quand elles sont disponibles.

Singer », remplit la même fonction d'introduction que le texte de Lori Gruen, à ceci près que Camosy aborde la pensée de Singer en philosophe chrétien. *A priori*, tout semble opposer la théorie éthique de Singer et la morale chrétienne : Singer rend le christianisme responsable d'avoir propagé quelques unes des principales idées qu'il combat, au premier rang desquelles le spécisme et le caractère sacré de la vie humaine. Camosy tente de montrer que les points de convergence entre la philosophie de Singer et la conception chrétienne du monde sont en réalité plus intéressants et plus nombreux qu'on pourrait le croire en première approche.

Les articles suivants abordent tous un problème moral spécifique en lien avec la théorie éthique de Singer. Dans « L'impartialité et le point de vue moral », Bernard Baertschi examine le conflit entre le principe d'impartialité défendu par Singer et les relations affectives qui nous lient à nos proches. Une question très simple permet d'illustrer ce conflit : si je devais choisir entre sauver cinq personnes que je ne connais pas et sauver mon propre enfant, laquelle de ces actions serait la meilleure d'un point de vue moral ? En vertu du principe d'impartialité, d'après lequel je ne dois pas privilégier mes propres intérêts par rapport à ceux d'autrui, sous prétexte que ce serait *mes* intérêts, un philosophe utilitariste comme Singer devrait répondre que nous devons choisir la première action : toutes choses étant égales par ailleurs, il est préférable de sauver cinq vies plutôt qu'une seule, même si cela implique de sacrifier *mon* enfant. Mais peut-on vraiment admettre une conclusion aussi contraire à nos intuitions ? N'avons-nous par des devoirs particuliers à l'égard de ceux que nous aimons et qui dépendent de nous ? C'est le problème que tente de résoudre Bernard Baertschi.

Le thème du conflit entre l'utilitarisme et nos intuitions est également au cœur de l'essai suivant : il s'agit de « Éthique et intuitions », un des textes les plus importants rédigés par Singer dans le domaine de la méta-éthique et un bon indicateur de sa position actuelle en la matière. Son traducteur, Maxime Gaborit, a rédigé une présentation qui permet d'en saisir clairement les enjeux : quelle place accorder à nos intuitions ordinaires dans le raisonnement moral ? Dans quelle mesure les neurosciences et la psychologie de l'évolution nous permettent de comprendre ce que sont les intuitions morales ? Une approche naturaliste, qui décrit ces intuitions en termes de processus causaux, condamne-t-elle la prétention normative des principes moraux qui se fondent sur ces intuitions ? L'essai montre que ces questions n'ont pas encore trouvé de réponse définitive pour Singer. Comme cela a été évoqué plus haut, Singer évoque la possibilité de départager les intuitions morales issues de processus psychologiques non

fiabiles des intuitions morales rationnelles, mais il est évident qu'il s'agit là davantage d'un espoir que d'une certitude acquise.

Dans « Peter Singer et les intuitions morales », Pierre Sigler se propose d'étudier la position de Singer à l'égard des intuitions morales et il apporte par conséquent un éclairage utile à la lecture de « Éthique et intuitions ». Il démontre que le caractère instable de la position de Singer tient autant à des raisons méta-éthiques (comment départager les bonnes et les mauvaises intuitions en morale ?) qu'à des raisons pratiques (une théorie éthique débarrassée des intuitions communes peut-elle encore être efficace ?). L'étude de Pierre Sigler s'appuie à la fois sur des considérations éthiques générales et sur des exemples précis, comme le problème du meurtre et le problème de l'activisme.

Dans « Un Singer peut-il en remplacer un autre ? », Nicolas Delon s'interroge sur l'argument du remplacement et sur les intuitions que mobilise cet argument. Dans sa version simple, l'argument du remplacement énonce que

[...] les mangeurs de viande, bien qu'ils soient responsables de la mort des animaux, sont aussi responsables de l'élevage intensif d'animaux, destinés à la production de cette viande. De ce fait, la perte causée par les mangeurs de viande à un animal est compensée d'un point de vue total par le bénéfice qu'il apporte à d'autres²⁸.

Après avoir critiqué cet argument dans un premier temps (au moment de la première édition de *Libération animale*), Singer a revu partiellement son jugement : bien qu'il considère que, d'un point de vue pratique, l'argument garde une portée très limitée et devrait sans doute être ignoré, il estime que d'un point de vue théorique, l'argument est défendable, à condition de l'appliquer uniquement aux individus dotés de sensibilité, mais dénués de conscience de soi : si les personnes ne sont pas remplaçables, les créatures sensibles le sont. Le texte de Nicolas Delon analyse minutieusement cet argument, les vagues hésitations de Singer, pour finir par montrer son inadéquation, dans la mesure où « nous avons généralement de plus fortes raisons de laisser vivre les animaux que de tuer des animaux pour pouvoir en créer d'autres ».

²⁸ P. Singer, *Questions d'éthique pratique*, op. cit., p. 123. On peut remarquer que les défenseurs de la corrida font souvent appel à cet argument : la pratique de la corrida a certes pour conséquence la mise à mort régulière de taureaux, mais sans elle, nous n'élèverions pas la race du *toro bravo*, qui disparaîtrait.

L'article qui clôt le numéro, « Peter Singer et la question de l'omission (d'un point de vue méta-éthique) », s'intéresse à la prémisse (3) de la théorie éthique de Singer, à savoir celle qui définit le principe de responsabilité étendue et qui joue un rôle central dans la réflexion de Singer sur la pauvreté. À la lumière des analyses de la causalité proposées par David Lewis, Isabelle Pariente-Butterlin tente de dégager les présupposés métaphysiques de la conception négative de la responsabilité défendue par Singer et démontre dans quelle mesure un principe éthique peut dépendre de choix ontologiques plus ou moins coûteux. Autrement dit, la théorie éthique de Singer dépend bien, ultimement, d'une certaine conception métaphysique du monde.

Ce numéro doit son existence à plusieurs personnes. Je remercie en premier lieu Peter Singer : s'il n'a pas eu le temps, étant donné ses nombreux engagements, d'écrire un nouveau texte pour l'occasion, son soutien et ses encouragements ont été très précieux. Je remercie également Patrick Ducray, pour sa confiance, mais surtout pour l'extrême patience et la compréhension dont il a fait preuve au cours de la longue gestation de ce numéro. Je renouvelle mes remerciements à tous les auteurs pour leurs excellentes contributions : Bernard Baertschi, Charlie Camosy (que je remercie aussi pour le succulent burger végétalien que nous avons partagé au restaurant Blossom à New York), Nicolas Delon, Lori Gruen, Isabelle Pariente-Butterlin et Pierre Sigler. Grâce aux traductions de Julia Beaucquel et Maxime Gaborit, les textes de Charles Camosy et Peter Singer peuvent être lus en français : chaque article a bénéficié d'une double relecture anonyme : je remercie tous les relecteurs de l'ombre, qui se reconnaîtront, pour leur contribution à la qualité de ce numéro. Plusieurs auteurs sollicités n'ont finalement pas pu participer au numéro, mais leurs encouragements ont beaucoup compté : je remercie en particulier Ruwen Ogien, Estiva Reus et Enrique Utria.